aus-si l'é-po-que où l'oi-seau et le pau-vre ont le plus grand be-soin de cha-ri-té.

— Aus-si, mon on-cle, pour-sui-vit Ma-rie, je ne puis son-ger à l'hi-ver sans me rap-pe-ler la jo-lie fa-ble de la ci-ga-le et de la four-mi. Je plains mal-gré moi cet-te pau-vre bê-te, à la-quel-le sa voi-si-ne re-fu-se de prê-ter

Quel-que grain pour sub-sis-ter.

— Tu as rai-son, les mal-heu-reux sont tou-jours à plain-dre. La four-mi n'est donc pas as-sez cha-ri-ta-ble. Mais il est ai-sé de voir que son re-fus lui est ins-pi-ré bien plus par la hai-ne de la pa-res-se, que par un pur é-go-ïs-me. Ne vous rap-pe-lez-vous pas com-ment se ter-mi-ne le pe-tit dia-lo-gue des deux voi-si-nes?

— Oh! fait É-mi-le, je ne l'ai pas ou-bli-é :

. . . . . .

— Que fai-siez-vous au temps chaud?
Dit-el-le à cet-te em-prun-teu-se.
— Nuit et jour, à tout ve-nant
Je chan-tais, ne vous dé-plai-se.
— Vous chan-tiez, j'en suis fort ai-se!
Eh bien! dan-sez main-te-nant!

— Vous le voy-ez, ter-mi-na l'on-cle, cet-te ci-ga-le é-tait un au-tre Ma-thu-rin par-mi les bê-tes : tous les pa-res-seux ont le mê-me sort.

http://www.digibib.tu-bs.de/?docid=00022959